# Théâtre Français. *La Maison de Molière*.

Molière est un personnage beaucoup plus digne de notre scène que Shakespeare, et les circonstances de la représentation du *Tartufe* forment une action plus intéressante que l'intrigue amoureuse du poète anglais avec une comédienne. Au reste, mon irrévérence envers Shakespeare a terriblement scandalisé un dévot que je soupçonne, à son style, être anglais ; et quel autre qu'un anglais éprouverait cette sainte fureur ! J'aime le patriotisme, mais je déteste le fanatisme ; il faut avoir du zèle pour la religion de son pays, mais ce zèle doit être adouci par la charité et la tolérance. L'adorateur de Shakespeare s'imagine qui je ne sais pas l'anglais, et moi je lui conseille d'apprendre le français : pour le fond de la querelle, je le renvoie à Voltaire qui savait l'anglais.

N'est-il pas étrange qu'un étranger, qu'un italien ait rendu le premier hommage dramatique à notre Molière ? La pièce originale est de Goldoni ; M. Mercier l'a imitée sans pouvoir l'embellir ; il en a même gâté le dialogue par la déclamation et l'emphase. Il est fâcheux que Molière, dans son cabinet, parle comme M. Mercier dans ses préfaces et dans ses drames : Molière n'était pas un enthousiaste.

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.

L'auteur de *La Brouette du Vinaigrier* s'était chargé d'une tâche au-dessus de ses forces, lorsqu'il avait entrepris de faire parler Molière : il a cru faire merveille en lui prêtant son langage d'illuminé ; il travesti le poète de la raison en énergumène et en fanatique.

L'auteur du *Tartuffe* voulait plaire et même plaire au peuple, parce qu'il avait beaucoup de monde à nourri. Il voyait bien les ridicules, il était excellent observateur ; mais il n'a jamais eu la prétention de réformer les mœurs, de corriger les vices : il en a favorisé plusieurs, et n'en a corrigé aucun, pas même l'hypocrisie. Depuis *Le Tartuffe*, au contraire, le nombre de tartuffes s'augmenta prodigieusement : la vieillesse et la piété de Louis xiv multiplièrent les hypocrites religieux à la cour et à la ville ; mais la jeunesse et l'immoralité du duc d'Orléans en exterminèrent la race. Le régent et son ministre, le cardinal Dubois, avaient de bien meilleurs secrets que Molière pour détruire les tartuffes : où il n'y a point de religion, il n'y a jamais de faux dévots.

Molière aurait composé tous les mois une comédie contre eux, qu'il n'en aurait pas converti un seul sous Louis xiv : la masse de la nation était alors vraiment religieuse ; les gens pieux n'allaient pas à la comédie, où si quelquefois ils y allaient par faiblesse, ils n'avaient garde de régler leur opinion sur les bouffonneries de la scène. *Le Tartuffe* a donc été absolument inutile, quand à l'effet moral ; l'irréligion a pu seule déraciner l'hypocrisie religieuse pour mettre à la place l'hypocrisie philosophique, l'hypocrisie de probité, de mœurs, de sensibilité. Hélas ! Toutes les vertus font[[1]](#footnote-1) des hypocrisies ; nous ne voyons atour de nous que des visages plâtrés et des gens en domino ; la société n'est qu'un bal masqué : c'est le dernier degré de la civilisation. Heureusement, l'excès même du désordre en fournir le remède; quand tout le montre rompe, personne n'est trompé.

Il ne fallait donc pas faire ouvrir une si large bouche à Molière, pour lui faire prêcher l'utilité morale du théâtre et la haute importance du *Tartuffe*. Du côté de l'art et de l'exécution, la pièce est assurément un chef-d'œuvre ; quant au but et à l'effet, c'est une vengeance que Molière se permit contre les dévots qui décriaient la comédie. Il combattit pour ses tréteaux qui étaient ses autels et ses foyers ; il ridiculisa l'esprit de mortification et de pénitence, la modestie, la pudeur, l'humilité et le mépris des vanités du monde, en couvrant un misérable du masque de ces vertus ; il fit un mélange comique du langage de la dévotion et de celui de la débauche ; et, contre toute vraisemblance, composa des déclarations d'amour dans le style des oraisons. La Bruyère a très bien observé qu'un Tartuffe en bonne fortune n'est pas assez sot pour employer des termes qui ne peuvent servir qu'à le rendre ridicule et le faire échouer dans ses projets. Tout cela était ingénieux, plaisant, très propre à divertir les habitués du théâtre ; mais tout cela était plus nuisible qu'avantageux aux mœurs, et ne pouvait tourner qu'au détriment de la véritable piété qu'il est trop facile de confondre avec la fausse. Dans le cours de ses galanteries et de ses victoires, un jeune conquérant, enivré de gloire et de plaisirs, protégea le poète qui embellissait ses fêtes, contre les barbons et les jansénistes qui prétendaient qu'il ne fallait pas rire de tout. L'amant de la Vallière ne vit dans *Le Tartuffe* que d'innocentes plaisanteries : le mari de Maintenon eût été plus scrupuleux.

Aujourd'hui on donne souvent *Le Tartuffe*, pour prévenir le retour du fanatisme religieux : c'est la précaution inutile. Ce qui doit rassurer les philosophes, c'est que le métier de faux dévot ne vaut plus rien. Si la dévotion conduisait encore aux honneurs et à la fortune, comme dans les dernières années de Louis xiv, chacun s'empresserait d'en avoir l'apparence. On aurait beau donner tous les jours *Le Tartuffe*, les faux dévots laisseraient les comédiens faire leur métier, cela ne les empêcherait pas de faire le leur.

On suppose dans la pièce que Molière se procure le chapeau et le manteau de Pirlon pour jouer le Tartuffe ; cependant le roi, quand il permit la représentation, exigea que le faux dévot, qui s'appelait alors *Panulphe*, aurait l'habit d'un homme du monde, et défendit tout ce qui pourrait avoir le moindre rapport au costume ecclésiastique, et même celui des gens d'une piété austère : nous avons vu, depuis, le Tartuffe habillé presque en abbé. L'idée de faire dérober par sa servante le chapeau et le manteau de Pirlon, ne fait point honneur à Molière. Je ne sais pas pourquoi il s'applaudit tant de ce trait de génie, en se frottant les mains comme un écolier qui vient 'imaginer une espièglerie contre son pédagogue : c'est donner à Molière une animosité puérile indigne de lui. Sans doute le chapeau et le manteau de Pirlon n'avaient rien de particulier, et ressemblaient à tous ceux que les dévots avaient coutume de porter. La manière dont la servante s'empare du chapeau et du manteau, est une farce peu décente. Tout le rôle de Pirlon n'est qu'une faible copie de celui de Tartuffe, et l'actrice de ce personnage dans la maison et dans la société de Molière st le comble de l'invraisemblance.

Comment supposer qu'un animal grossier et dégoûtant tel que ce Pirlon, ce cagot enveloppé en été dans un lourd manteau de bure, la tête couverte d'*un large feutre sous lequel il tourne son œil louche et faux*, soit admis chez Molière, fasse la cour à des comédiennes, telles que la Béjart et sa fille, obtienne leur confiance ; que ces femmes élégantes et plus que mondaines appellent ce cafard *mon cher monsieur Pirlon*, écoutent et suivent ses conseils ? C'est une supposition tout-à-fait insoutenable : les comédiennes, dans aucun temps, n'ont été liées avec des bigots de cette espèce ; elles s'en sont toujours moquées. Voilà pourquoi toutes les scènes de Pirlon ne sont que des bouffonneries et des caricatures. La jalousie de la Béjart, et l'intrigue de Molière avec sa fille Isabelle, sont d'un meilleur comique. La scène des marquis est bonne : la vanité, l'injustice et la frivolité de Chapelle sont peintes avec vérité ; mais on ne retrouve point la légèreté et l'enjouement de cet aimable libertin : c'est un censeur triste et de mauvaise humeur, lors même qu'il prêche la gaieté à Molière.

Fleury est avantageusement placé dans le rôle de Molière, et il le jouerait encore mieux s'il y avait moins d'enflure et de déclamation ans ce rôle. Larochelle remplit d'une manière très plaisante le personnage de Pirlon, et Mlle Devienne représente avec une naïveté piquante la servante Laforêt. Mlle Desrosiers, chargée du rôle de la Béjart, en saisit fort bien le caractère ; elle a beaucoup d'intelligence et une excellente tenue. Mme Volnais rend parfaitement l'ingénuité, la timidité et la délicatesse de la jeune Isabelle ; elle est fort applaudie, et fait désirer au public de la voir plus souvent et dans des rôles plus considérables.

1. L’édition du 1804-01-08 indiquait « sont », la maxime a été corrigée d’après un *Nota* du lendemain, qui corrigeait la faute d’impression. [↑](#footnote-ref-1)